

Albine. — Je suis certaine de ce que je vous dis.

Moi. — Je pourrais répondre la même chose, mais je vous le répète, attendez. Essayez, et vous verrez !

Albine. — Nous verrons ; mais si, comme je n'en doute pas..., je préfère passer la plus grande partie du temps à Paris... il en sera ainsi, vous me l'avez promis.

Moi. — Certainement... à moins... ce qui n'est heureusement pas vraisemblable, à moins que ma santé ne me retienne à la Riballière, car les médecins m'ont surtout recommandé la vie et l'air de la campagne... ; or, vous ne voudriez pas risquer ma santé pour un voyage de Paris... Et puis, enfin, voyons : que trouvez-vous donc de si attrayant dans votre Paris ?

Albine. — Je vous l'ai dit, j'ai à Paris ma famille et des amies ; puis il y a beaucoup de plaisirs que je ne connais pas ; nous vivions assez retirés... sans grandes distractions, et, je vous l'avoue, monsieur Fernand, j'aimerais beaucoup, par exemple, à aller quelquefois au bal, à l'Opéra, aux Italiens, à voir de belles fêtes... que sais-je !!!

Moi. — Ah ! ma chère amie, vous avez bien raison de dire : — Que sais-je ! — car vous n'envieriez pas tous ces plaisirs-là, si vous saviez combien ils sont vains et fastidieux.

Albine. — Pour en sentir la vanité, du moins faudrait-il les connaître...

Moi. — Mais je les connais, moi, ma pauvre amie ! je les connais trop ! et je puis vous en parler aussi ; croyez-moi, les dédaigner, c'est s'épargner d'ennuyeuses déceptions.

Albine. — Le bal, les fêtes, l'Opéra, les soirées ! vous avez toujours trouvé cela ennuyeux, monsieur Fernand ? Voyons, la main sur la conscience, cela ne vous a jamais amusé ?

Moi. — La désillusion n'a pas été du moins longue à venir.

Albine. — Tout ce que je vous demande, c'est de me donner le temps de me désillusionner.

Moi. — A la bonne heure, je vous aurai prévenue, je n'aurai pas de reproches à me faire.

Albine. — Allons, votre promesse me donnera du courage pour le temps de notre séjour à la Riballière.

Moi. — Du courage pour mener cette vie si calme, si douce !

Albine. — Peut-être me paraîtra-t-elle ainsi, je le désire... je l'espère ; mais enfin jusqu'ici...

Moi. — Jusqu'ici ?

Albine. — Vous voulez que je sois franche n'est-ce pas ?

Moi. — Assurément.

Albine. — Eh bien ! la vie que nous mène-

rons dans votre château ne me semble pas devoir être... énormément amusante.

Moi. — Qu'appellez-vous amusante ?

Albine. — Enfin... nous ne verrons jamais personne ? nous vivrons là... comme des loups ?

Moi. — D'abord, ma chère Albine, je crois que nous sommes parfaitement capables de nous suffire l'un à l'autre ; mais nous aurons forcément quelques relations de voisinage.

Albine. — C'est déjà quelque chose. Vous ne m'aviez rien dit de cela.

Moi. — Par une raison fort simple, c'est que nous ne pourrions songer à ces visites que lorsque ma santé sera complètement rétablie ; si l'on vient chez nous, il faudrait aller chez les autres, et cela amènerait, pour moi, des écarts de régime que je dois surtout éviter.

Albine. — Alors, nous remettrons nos visites du voisinage à l'an prochain, lorsque nous reviendrons de Paris ?

Moi. — Sans doute... Eh bien ! maintenant, chère amie, êtes-vous un peu rassurée sur ce terrible voyage, ayant pour but cette terrible vie de château ?

Albine. — Oui, monsieur Fernand... je commence à m'y faire, et puis... la raison... Et puis, enfin, cela ne peut être autrement ; je dois donc prendre bravement mon parti ; car enfin, qu'est-ce que je demande, moi ? A être heureuse sans nuire à votre bonheur, à vous... En y mettant chacun un peu du nôtre, nous pourrions arranger notre vie le mieux possible, n'est-ce pas ?

Moi. — Sans aucun doute.

Albine. — Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne vous contrarier en rien, et si quelquefois je me trouve en désaccord avec vous, ne vous fâchez pas, rappelez-vous seulement que j'ai dix-huit ans, et ne m'en veuillez pas si j'ai les goûts, les idées de mon âge. Quand vous aurez à me reprendre, parlez-moi raison, avec douceur, avec indulgence, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, monsieur Fernand... Vous voyez, je suis franche, je vous donne mon secret...

Moi. — Et je vais vous donner le mien pour ne pas être en reste avec vous, chère Albine. Ecoutez mes conseils, ils seront toujours ceux de votre meilleur, de votre plus sincère ami. Soyez surtout sincère envers moi, au risque même de me déplaire passagèrement, et à votre tour, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Est-ce entendu ?

Albine. — C'est entendu, monsieur Fernand.

Notre entretien dura sur ce ton amical jusqu'ici. Après souper, j'ai conduit ma femme à sa chambre, et je suis revenu ici dans la mienne, où j'écris ces lignes.

Je viens de relire avec attention mon premier entretien sérieux avec Albine ; c'est

bien cela, je n'ai rien oublié. Somme toute, je suis très content de ma femme, c'est absolument ainsi que je l'avais jugée ; beaucoup de douceur, de timidité, peu d'esprit, pas de volonté ; car je ne peux prendre pour des volontés cette velléité naturelle aux jeunes filles d'aller au bal, l'Opéra, etc., etc., enfin de s'amuser, comme elles disent, les ingénues !

Je conçois encore parfaitement que la vie dont j'ai esquissé le tableau à Albine lui semble, au premier aspect, ennuyeuse et monotone ; elle doit en effet paraître ainsi, envisagée au point de vue des fous, qui cherchent le bonheur dans les sots plaisirs du monde ; mais, en réalité, pour les gens sensés, il n'est pas d'existence meilleure, plus saine à l'âme et au corps que celle qui est réservée à ma femme. Que lui manque-t-il ? N'aura-t-elle pas un beau château ! un parc superbe, une bonne table, des chevaux et des voitures à ses ordres ; la libre disposition de vingt-cinq louis par mois pour ses fantaisies et ses aumônes, un mari paternel, et la considération de tous, si, comme j'en suis certain, elle la mérite ?

Quant à la demande d'Albine d'aller souvent et longtemps à Paris, c'est un caprice de jeune fille, auquel je ne suis aucunement obligé de soumettre mes raisons de santé, de goût, de préférence ; mais je n'aurai pas besoin d'user de mon *velo* pour couper court à ces fantaisies mondaines.

J'ai la conviction profonde qu'Albine peu à peu, et sans s'en apercevoir, subira l'influence engourdissante, atonique, de cette vie calme, réglée, comme celle du cloître. Certes, pendant les premiers temps, et j'y compte, elle entendra encore, quoique affaibli déjà, l'écho des plaisirs et des fêtes que rêve sa jeunesse ; mais peu à peu elle tombera dans une douce et molle torpeur. Qu'elle devienne (j'y tâcherai et j'y réussirai) *gourmande et dévote*, avant trois mois elle ne comprendra pas d'autre vie que celle qui à cette heure lui paraît le comble de l'ennui.

Et alors mon but sera complètement atteint, j'aurai une compagne douce, soumise, empressée, heureuse de partager mes goûts ; je pourrai mettre toute confiance en ma femme, dont l'aimable et souriante figure répandra autour de moi un air de vie et de jeunesse. Enfin, elle me fera connaître, je l'espère, les douces joies de la *paternité vraie*, sécurité si rare de nos jours ; je jouirai donc de mon dernier triomphe d'amour-propre, et il couronnera dignement les succès de ma première jeunesse. Véritable triomphe, car après avoir trompé tant de maris, j'aurai épousé une jeune et jolie femme, et je ne serai jamais un mari trompé.

J'interromps ici la continuation de ce journal, pour classer à leur place et par ordre de dates, plusieurs lettres de ma femme.

Je l'ai déjà dit, longtemps après mon mariage avec Albine, j'eus pour la première fois connaissance d'une assez nombreuse correspondance de sa main, racontant, pour ainsi dire, parallèlement à mon journal, mais à son point de vue à elle, les diverses phases de notre union.

Ces lettres complètent trop cruellement l'enseignement que l'on trouvera peut-être dans ce récit *explicite* ; elles éclairent trop bien certains faits pour que je ne me résigne pas, avec une sorte d'amère satisfaction, à les joindre à ces Mémoires.

Ces fragmens de journal que je viens de lire, et qu'après tant d'années je viens de transcrire moi-même avec un douloureux ressentiment, ces fragmens étaient la plus sincère expression de ma pensée d'alors ; je croyais fermement, consciencieusement offrir à Albine toutes les chances de félicité désirable et possible ; mon illusion à ce sujet ne fut égalée que par ma stupeur, lorsque de terribles réalités me dévoilèrent mon erreur.

XXIX.

Voici les lettres d'Albine :

Albine à Hermance.

La Riballière, octobre 1843.

Enfin, j'ai trouvé le moyen de t'écrire. J'é-touffe... Mon pauvre cœur va pouvoir s'épancher.

La dernière fois que j'ai serré ta main et baisé ta joue, ça été le soir où j'ai quitté ce mortel dîner de noces pour me rendre avec ma mère chez mon mari.

Hermance, il est des choses que je ne saurais dire, même à toi, sans mourir de honte... Oserai-je te les écrire ?

Je vais essayer.

Non, je n'ai pu continuer... Tout à l'heure ma plume m'est tombée de la main ; vingt fois je l'ai reprise, mais en vain.

Et quand je pense que ma mère... me reprochait comme une immodestie de vouloir porter des manches courtes..., et la surveillance elle m'avait dit :

« — Albine, si par hasard, en causant avec toi, M. Fernand te voulait prendre la main, ne souffre pas cela. Ce sont de ces libertés qu'un mari seul peut se permettre avec sa femme... »

Je ne compris pas ce que voulait dire ma mère. Seulement je pensai en moi-même que cette recommandation était inutile ; je n'avais pas plus envie de me laisser prendre la main par M. Duplessis que je n'avais, comme je te l'ai écrit, *envie de l'embrasser*...

Maintenant, Hermance, tu vas me croire folle ou stupide, puisque, le lendemain de cette nuit..., je suis partie avec mon mari pour ce château d'où je t'écris ?

Que faire ? N'est-il pas mon seigneur et maître, comme m'a dit ma mère ? Ne suis-je pas sa femme ? Ne dois-je pas subir toutes les conséquences du mariage, que j'ai eu la malheureuse faiblesse d'accepter ?

Tu te rappelles ce que je t'écrivais : « De guerre lasse, j'ai consenti à cette union, malgré mes pressentiments, malgré mon ignorance du caractère de M. Fernand ; il serait donc insensé à moi de ne pas tâcher de tirer le meilleur parti d'une condition après tout, librement acceptée par moi... »

Eh bien ! je suis toujours dans les mêmes dispositions ; mes premiers ressentiments calmés, apprenant par ma mère que mon mari avait usé d'un droit, je me dis, il n'y a pas à revenir sur le passé, il me faut donc tâcher de m'arranger le moins désagréablement possible dans ce mariage, ainsi qu'on fait dans une maison incommode, que l'on a eu la maladresse d'acheter.

Cette résignation est le seul parti qui me reste, je le prends ; malgré cette résignation, il est une chose que je ne vaincrai jamais, c'est l'impression de *froid*, de répulsion insurmontable que m'inspire le seul contact de la main de M. Duplessis, lorsque chaque soir, en me reconduisant à mon appartement, il me serre les doigts à la mode anglaise, en façon d'adieu et de bonsoir. Tu vois que mon peu d'envie d'embrasser mon mari s'est changée en une répugnance invincible...

Exagération, penseras-tu ?

Non, car je vais tâcher de t'expliquer un des pourquoi de ma répugnance. Tu comprendras le reste.

Te souviens-tu de la sous-maitresse des *petites*, à la pension, avec ses cueillettes de feuilles de lierre durant nos promenades au bois de Vincennes ? — Fi ! l'horreur... vas-tu t'écrier. Est-ce que ton mari... lui aussi... aurait besoin de feuilles de lierre ? Ah ! ce serait à soulever le cœur.

— Que veux-tu, Hermance ; il appelle cela un *exutoire* et prétend que c'est sa santé.

.....
Tout est heur et malheur dans ce monde, ma pauvre amie ; tu te rappelles ce que je te disais de ces maris et de ces femmes qui, selon l'idée que je m'étais faite du mariage, ne me semblaient pas mariés ?

Eh bien, je suis de ceux-là.

Hélas ! pour moi comme pour tant d'autres, le mariage n'aura pas été la fête de ma jeunesse, fêtée avec un compagnon selon mon cœur, mon âge et mes goûts. M. Duplessis est et sera sans doute toujours pour moi une sorte de tuteur, envers qui je ne serai jamais en

confiance. Il me croit et doit me croire mille fois plus sotte que je ne suis ; peu m'importe. Du reste, il est assez bonhomme au fond, et facile à vivre, tant que l'on fait ce qu'il veut ; je n'ai ni le courage ni l'envie de lutter ; je me soumetts à ses volontés, lui demandant seulement de ne pas me reprendre durement si je m'écarte de la ligne qu'il m'a tracée. Il est convenu entre nous que nous retournerons à Paris à la fin de l'année, cela me fait prendre en patience l'ennui mortel de mon séjour ici : je dois cependant t'avouer que maintenant c'est seulement de l'ennui que j'éprouve, et c'est un progrès, car d'abord ça été de la terreur... je n'exagère pas. Jugés-en par le récit de mon arrivée ici.

Ce jour là, il tombait une petite pluie fine, le temps était sombre ; nous avons suivi une interminable avenue de marronniers aux feuilles déjà jaunies ; enfin, j'ai aperçu un grand château de briques rouges, à toits d'ardoises, flanqué de grosses tourelles de pierre blanche ; notre voiture a passé sur un pont, car l'habitation est entourée d'eau ; nous sommes entrés dans une cour dont les pavés disparaissaient à peu près sous l'herbe ; un vieillard à cheveux blancs (le régisseur) nous attendait au bas du perron ; après l'avoir monté, nous avons traversé un vestibule de pierre, puis trois ou quatre pièces immenses, meublées à l'ancienne mode ; il y faisait humide et froid comme dans une église ; nous sommes arrivés dans une pièce plus petite et ronde, où il y avait un excellent feu et une table préparée pour le dîner, M. Duplessis ayant envoyé à l'avance son cuisinier et d'autres domestiques.

— En attendant que l'on serve, — m'a-t-il dit, — chauffez-vous les pieds, ma chère Albine, puis je vous ferai voir le coup-d'œil du parc sur l'autre face du château ; quand à l'intérieur, vous devez déjà reconnaître que j'avais raison de vous dire qu'il fallait tout remeubler à neuf. Dès que je saurai votre goût, on se mettra à l'œuvre ; en deux mois la transformation sera complète. Venez maintenant, chère amie ; vous allez du moins convenir que le parc est magnifique.

Le premier aspect de cette demeure me causait un si morne accablement, j'avais le cœur si serré, que je répondis à peine à mon mari par monosyllabes. Après avoir traversé une seconde enfilade d'appartements, nous sommes sortis sur une large terrasse à balustrades de pierre entourée d'eau comme le château, et formant avant corps. Un pont aboutissant à cette terrasse conduisait à une pelouse semée çà et là de bouquets d'arbres énormes. Elle s'étendait à perte de vue, et elle était traversée par les courbes d'une rivière dont les eaux venaient entourer la terrasse et baigner les murs du château. A l'extrême horizon, on apercevait des collines et des grands

bois. Cette vue était sans doute grandiose, mais elle me parut horriblement triste. La nuit tombait, et tout m'apparaissait à travers un brouillard d'automne.

On vint nous annoncer le dîner. Je regardai M. Duplessis manger, puis je prétextai la fatigue de la route pour me retirer chez moi. Mon mari me conduisit dans l'appartement autrefois occupé, me dit-il, par sa grand-mère. Son appartement à lui n'est séparé du mien que par une pièce d'entrée commune ; un salon précède ma chambre à coucher. Celle-ci donne sur un cabinet de toilette communiquant à une pièce réservée à ma femme de chambre. Je me sentais accablée ; j'avais presque peur ; pourtant j'éprouvai le besoin d'être seule. J'envoyai ma femme de chambre dîner, je m'assis au coin du feu et je fondis en larmes.

Lorsque j'eus bien pleuré, je regardai autour de moi avec une curiosité machinale ; cette vaste chambre, faiblement éclairée par deux bougies, était tendue d'une ancienne indienne fond blanc avec des dessins cramoisés, représentant des Chinois occupés à la pêche ou se promenant en palanquin ; le lit à baldaquin, les rideaux de deux grandes fenêtres à petit vitrage, étaient de pareille étoffe ; un tapis de Turquie couvrait le parquet ; et, pour compléter cet ameublement de l'ancien temps, on voyait, au dessus de la petite glace de la cheminée, une peinture verte, rose et bleue, figurant un berger jouant de la musette devant deux bergères et des agneaux frisés.

Aujourd'hui, je suis habituée à ma chambre ; elle me plaît même en raison de son caractère antique ; mais lorsque je l'habitai pour la première fois, je ne puis te rendre l'impression de tristesse glaciale dont je fus saisie ; il me semblait être reléguée aussi loin des pensées, des besoins, des goûts de mon âge, que ces vieux meubles étaient loin des modes et des usages d'aujourd'hui.

Je me sentais oppressée, j'avais la tête brûlante ; j'ouvris une des fenêtres, elle donnait sur le parc ; le vent s'était élevé, il chassait d'épais nuages pluvieux qui passaient devant le pâle croissant de la lune ; je ne voyais du parc que les grands bouquets d'arbres se dessinant en noir sur le ciel gris, et le cours blanchâtre de la rivière traversant la prairie.

Te dire, Hermance, les idées navrantes qui me sont venues à l'esprit, pendant une heure que j'ai passée, accoudée sur l'appui de ma croisée, le visage fouetté par la pluie, te dire cela me serait impossible.

Je me voyais à jamais isolée du monde et des miens, perdue dans cette solitude ; enfin, mon effroi devint tel, que je me résolus de déclarer le lendemain, à M. Duplessis, que rien au monde ne me forcerait à habiter ce château, que j'y mourrais d'ennui et de peur, que

je voulais retourner chez ma mère, et rompre mon mariage s'il le fallait.

Le retour de ma femme de chambre m'obligea de quitter la fenêtre ; je me déshabillai en hâte, je fis pousser le verrou de ma porte, et, à la lueur du feu qui s'éteignit lentement dans la cheminée, je m'abandonnai aux plus sombres pensées, jusqu'au moment où je m'endormis, lasse de pleurer et de me désespérer.

Telle fut, ma pauvre amie, la première nuit que j'ai passée dans ce château.

Le lendemain, à mon réveil, les rayons du soleil traversaient les fentes de mes volets. J'entendis sonner dix heures ; le repos, le sommeil avaient calmé mon agitation de la veille. J'envisageai ma position plus froidement, et, me rappelant mes peurs et mes projets, je me grondai sévèrement d'avoir eu l'impraticable idée de quitter le château et de me séparer de mon mari, s'il refusait de me ramener à Paris. Enfin, je me répétais (c'est mon grand cheval de bataille) qu'il me fallait tirer le meilleur parti possible de ma position, et qu'après tout, dans deux ou trois mois, nous retournerions à Paris, où je retrouverais ma famille et mes amies ; mes amies, c'est à dire toi !

Je me levai beaucoup plus raisonnable que la veille ; je passai une robe de chambre, et j'allai ouvrir mes volets intérieurs, afin de jouir, à travers mes persiennes, de la vue du parc par cette belle matinée d'automne ; car le temps était alors aussi beau que la veille il avait été sombre.

Ce que c'est pourtant, Hermance, qu'un peu de soleil dans le ciel et un peu d'espérance dans le cœur ? Ce parc me parut complètement changé depuis la soirée précédente ; la pelouse était d'un vert d'émeraude, les arbres avaient ces belles couleurs fauves et brunes de l'arrière-saison ; la rivière, d'où s'élevait une légère vapeur, brillait au soleil comme de l'argent, sous une gaze ; le vent frais du matin m'apportait l'odeur si douce des chèvrefeuilles sauvages, poussés sans doute par hasard dans quelque coin ; enfin, au loin et paissant dans la prairie, je vis un troupeau de superbes vaches blanches et orangées ; je te l'ai dit, le temps était magnifique, j'entendais le petit bourdonnement d'une nichée d'abeilles, qui venaient butiner le calice de quelque pariétaires poussées entre les dalles de la terrasse : l'aspect de cette fraîche et riante matinée me causa un calme inexprimable, j'en fus tirée par le bruit de la cloche du déjeuner ; je me trouvais en retard, M. Duplessis, d'après l'avis des médecins, est d'une ponctualité rare pour l'heure de ses repas, mais je comptais m'excuser sur les fatigues de la veille, et je sonnai ma femme de chambre, Mme Claude.

Deux mots seulement sur cette bonne créature : au milieu de mon isolement, il est heu-

reux pour moi d'avoir à mon service une femme avec qui je puisse causer, sans familiarité exagérée; Mme Claude est une excellente personne, très douce, très empressée; elle est laide et approché de la cinquantaine; mais pour une femme de sa classe, il est impossible d'être mieux élevée, d'avoir plus de tact et de mesure; aussi, j'ignore pourquoi M. Duplessis a une sorte d'antipathie pour elle; je crois du reste, qu'avec le temps, Mme Claude me sera très dévouée; j'avais même pensé à mettre promptement son dévouement à l'épreuve, en la chargeant de te faire parvenir secrètement mes lettres; une fausse honte m'a retenue. Rien, sans doute, de plus innocent que ma correspondance; cependant, j'ai hésité à me mettre un peu à la discrétion d'une femme qui est depuis peu de temps auprès de moi. Je ne regrette pas mon scrupule; j'ai trouvé le moyen de te faire parvenir mes lettres sans m'adresser à personne; tu verras tout à l'heure comment.

J'ai donc sonné. Mme Claude, me croyant endormie, n'avait pas osé entrer dans ma chambre; M. Duplessis était déjà venu plusieurs fois s'informer de moi; je m'habillai le plus promptement possible, et je descendis pour déjeuner. Avant que d'arriver à la salle à manger, je m'égarai dans ces immenses appartements. Vus au jour et en plein soleil, ils me semblèrent moins sombres que la veille; c'était partout de grandes boiseries de chêne naturel, ou peintes gris et blanc, encadrant des panneaux de tapisserie à personnages, ou de vieux lampas rouge et vert, épais comme du carton; l'ameublement était sévère et massif, mais bien conservé; somme toute, ce caractère d'ancienneté me semblait préférable pour un château, à l'élégance des ameublements modernes. Je trouvai M. Duplessis dans la salle à manger; il s'informa très affectueusement de la nuit que j'avais passée; je lui fis part de mes réflexions sur l'ameublement du château; il fut de mon avis, désirant, toutefois, en conservant le caractère de l'habitation, la rendre aussi confortable que possible.

Après déjeuner, mon mari me proposa une promenade en voiture, afin de visiter les métairies qu'il comptait mettre lui-même en valeur; nous devions revenir par le village, et faire une visite au curé, pour nous entendre avec lui sur l'heure de la messe basse à laquelle mon mari désirait que j'assistasse chaque jour; il paraissait tellement tenir à cette messe basse, que je ne fis aucune objection.

Les environs de la Riballière sont peu accidentés, mais très boisés; les cours d'eau sont nombreux, rapides; il y a un grand nombre de moulins, ce qui donne beaucoup d'animation au paysage. Nous avons parcouru plusieurs fermes en très mauvais état, les habitans faisaient peine à voir, tant ils paraissaient misé-

rables: nous étions en phaéton, M. Duplessis conduisait, et sur le siège de derrière se tenait son régisseur; tous deux s'entretenaient presque constamment d'agriculture, pendant que j'examinais ce pays nouveau pour moi. Notre promenade dura trois ou quatre heures. Nous revînmes par le village, éloigné du château d'un demi-quart de lieue. Nous nous arrêtâmes au presbytère, qui attenait à l'église; le curé était allé visiter un malade. Je te l'ai dit, chère Hermance, je ne m'étais pas trop révoltée contre cette idée de basse-messe quotidienne, si chère à mon mari. J'ai été récompensée de ma soumission; voici comment:

L'église et le presbytère se trouvent au milieu du village; nous le traversions pour regagner le château, lorsque j'aperçus à l'une des dernières maisons ce bienheureux écrivain: *Bureau de la poste aux lettres*. Cela fut pour moi un trait de lumière; en me résignant à la messe, je pouvais, s'il faisait beau, aller seule à pied à l'église, et, en passant devant la bienheureuse *boîte*, y glisser une lettre pour toi; je n'aurais donc pas besoin pour t'écrire de m'adresser à personne.

Juge de ma joie; aussi pour me rendre tout de suite compte de la durée du trajet et me poser en intrépide marcheuse, je demandai à retourner au château à pied. M. Duplessis me donna son bras, et nous suivîmes une magnifique allée de platanes qui aboutit à cent pas du château.

— Mais, dis-je à mon mari, — sauf la traversée du village, c'est une véritable promenade que d'aller à pied du château à l'église! Je la ferai souvent, si l'heure de cette messe basse n'est pas trop matinale.

— C'est en effet, par le beau temps, une charmante promenade, ma chère Albine, — me répondit-il. — Quand vous voudrez aller à la messe à pied, au lieu d'y aller en voiture, rien de plus facile; *un de nos gens* vous suivra pour porter votre livre d'Heures, et en vingt minutes vous serez à l'église.

Cet: — *un de nos gens* — dérangeait terriblement mes projets. D'abord, je fus attérée. Un domestique, me voyant souvent mettre une lettre à la poste, pouvait s'étonner de ce que je prisse moi-même ce soin, et en jaser. Je réfléchis bientôt qu'en me bornant à t'écrire rarement, mais longuement, je pourrais, de temps à autre, partir sans attendre *un de mes gens*, et mettre ma lettre à la poste sans témoin indiscret. Toute joyeuse de ma découverte, je rentrai, vers les six heures, avec M. Duplessis; il alla, me dit-il, donner un coup d'œil à la vacherie, qui avait besoin de réparations; je montai chez moi, afin de m'habiller; il m'avait priée de faire, chaque soir, pour dîner, une fraîche et élégante toilette.

Avant notre mariage, j'avais toujours vu M. Duplessis mis avec recherche. Je savais que

la vie de campagne comporte des vêtements plus rustiques que la vie de Paris. Aussi avais-je trouvé tout naturel que, pendant la journée, mon mari portât une veste de chasse de velours et de gros souliers à guêtres de cuir; mais je fus surprise, presque blessée, lorsque je descendis au salon, de retrouver M. Duplessis avec ses habits de la journée, plongé dans un fauteuil, et ayant même conservé ses gros souliers à guêtres de cuir, qui me prouvèrent que mon mari avait consciencieusement visité sa vacherie.

— Ah ma chère Albine, — me dit-il, quand j'entré, — quel bon air on respire ici... comme il est vivifiant... Quel calme... quelle tranquillité... quelle liberté... N'être pas obligé de s'habiller chaque soir... Vous avez d'honneur un bonnet charmant... une robe délicieuse. Eh bien, chère amie, êtes-vous satisfaite de votre première entrevue avec ce pauvre pays du Berry? Croyez-moi, plus vous vivrez ici, plus vous serez convaincue que le vrai bonheur est dans cette existence régulière et tranquille. Quant à moi, il me semble déjà que je renais; ma tournée avec mon régisseur a été des plus intéressantes; c'est un homme précieux, je suis certain qu'avec les conseils de sa vieille expérience et une étude approfondie des meilleurs ouvrages agronomiques, au bout d'un an je commencerai à diriger moi-même mes cultures; je veux élever de nombreux bestiaux, introduire ici les plus belles et les plus pures races d'Angleterre; je ferai construire des étables modèles. J'ai écrit aujourd'hui à mon architecte de Paris, et puisque sauf quelques arrangements intérieurs, le château vous plaît comme il est, nous reporterons sur mes vacheries les dépenses que je voulais faire ici; vous verrez, ce sera royal. Je veux par mon exemple révolutionner le Berry.

Pendant le dîner, M. Duplessis continua sur ce ton, m'entretenant de projets, qui, vu ma complète ignorance de ces matières, m'intéressaient peu. Pour me distraire, je mangeai; l'air vif de la campagne et la promenade m'avaient donné assez d'appétit, et, il faut l'avouer, notre cuisinier est vraiment excellent; aussi, pour la première fois de ma vie peut-être (combien tu vas me trouver matérielle), j'ai presque compris la gourmandise. M. Duplessis paraissait enchanté, il me servait les morceaux les plus délicats et me disait:

— Avouez, chère Albine, que voilà un de ces plaisirs réels, *comptant*, sans déception! Ah! que ma santé soit tout à fait revenue, vous verrez comme je vous prêcherai l'exemple!

Que te dirai-je? je fis la débauche complète; moi qui ai toujours eu le vin pur en horreur, je consentis, sur les instances de mon mari, à boire deux doigts de vin de Champagne

Fernand Duplessis. — No 4.

glacé, et, au dessert, une larme de vin de Malvoisie. Hélas!... je le trouvai délicieux!

Après le dîner, prolongé jusqu'à huit heures et demie, nous rentrâmes au salon bleu; un grand feu brûlait dans la cheminée; M. Duplessis se mit d'un côté, dans un large fauteuil; moi, de l'autre côté, dans une moelleuse bergère; et bientôt, malgré moi, je tombai dans une sorte d'assoupissement. Mon mari, fatigué sans doute de sa promenade, ferma les yeux et s'endormit; franchement cela ne me choqua pas, car sans avoir positivement envie de dormir, je sentais mes paupières alourdies, et il m'eût été désagréable d'avoir à parler dans l'état de douce somnolence où j'étais plongée. Je ne dormais pas, et pourtant je ne pensais pas, ou plutôt ma seule pensée était que je me trouvais à merveille ainsi.

Je ne sais combien cela dura; mais je commençais, je crois, à m'endormir sérieusement lorsque je fus réveillée par le bruit que fit un domestique en ouvrant la porte. M. Duplessis se frotta les yeux, se détira, et enfin se leva en me disant:

— Ma chère Albine, le thé est servi dans le billard; si vous le voulez, nous ferons une petite partie en prenant notre thé? cet exercice, une heure après le dîner, est très salubre et m'est fort recommandé.

— Mais, — lui dis-je, — je ne sais pas jouer au billard.

— Le jeu n'est que le prétexte de cette espèce de promenade; pourvu que vous sachiez pousser une bille, c'est tout ce qu'il faut, je vous montrerai.

Nous entrâmes dans la salle de billard, fort grande, parfaitement chauffée, bien éclairée et garnie d'un épais tapis.

Je fis ce que me demandait M. Duplessis. Mon coup d'essai, à ce jeu, ne fut pas trop maladroit; de temps à autre je m'approchais d'un guéridon pour y prendre une tasse de thé mélangé de crème exquise... hélas! et pour manger, il faut te l'avouer encore, de délicieux petits gâteaux sortant du four, hélas! A dix heures sonnait, M. Duplessis demanda nos bougeoirs et m'accompagna jusqu'à ma porte. Je me déshabillai vite, et ce fut avec un vrai plaisir que je m'enfonçai dans mon lit, je m'endormis bientôt à la joyeuse clarté du brasier qui remplissait ma cheminée.

Quelle différence, me diras-tu, chère Hermance, entre la première journée de mon arrivée ici, et la seconde?

C'est vrai; mais, tu le sais, je t'écris comme je pense, comme je ressens.

Je suspends cette lettre, je la reprendrai bientôt.

XXX.

Albine à Hermance.

5 novembre 1823.

Mon amie, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire ; je ne me reconnais plus : ce changement est-il heureux, est-il malheureux ? Je l'ignore, voilà pourquoi, de jour en jour, je remettais à continuer cette lettre, commencée depuis plus d'un mois.

Je voulais te dire exactement où j'en suis, ce que je regrette, ce que je désire ; espérant être éclairée moi-même et par moi-même sur la bonne ou mauvaise influence de la transformation dont je te parle ; mais je ne suis pas éclairée du tout ; peut-être en sera-t-il encore ainsi dans quinze jours, dans un mois ; je préfère donc t'écrire aujourd'hui.

Tu le sais, je n'étais pas un *salpêtre*, comme nous le disions à la pension, mais je ne manquais pas d'activité, d'esprit, j'aimais beaucoup à lire, à faire de la musique, à m'occuper ; mon imagination, toujours éveillée, allait deci, delà, un peu à l'aventure ; enfin n'ayant jamais été gâtée, soit à la pension, soit chez ma mère, dont l'existence était fort modeste, je tenais fort peu à ce qu'on appelle les aisances de la vie, je m'arrangeais à merveille de ma petite chambre au carreau ciré et à la cheminée presque toujours veuve de feu pendant l'hiver. Tu le sais encore, loin d'être gourmande, notre grand régal se composait de pommes aussi vertes que possible, et de petits pains de seigle des plus étouffans. J'entre dans ces puérils détails, tu verras tout à l'heure pour quoi.

Le commencement de cette lettre t'a dit l'impression d'ennui, je dirai presque d'effroi que m'a causé la vue de ce château et de l'avenir qui m'y attendait ; impression, il est vrai, quelque peu modifiée dès le lendemain, grâce à de sages réflexions et aux distractions causées par la vue d'un pays nouveau pour moi ; mais je te l'ai dit, loin de regarder et d'accepter ma position comme heureuse et conforme à mes goûts, à mes espérances, je la subissais avec résignation, attendant avec impatience mon retour à Paris. Eh bien ! Hermance, ainsi que je te le disais au commencement de cette lettre, je ne me reconnais plus, je ne sais plus ce que je veux, mon esprit s'éteint, ma volonté s'engourdit sous l'assoupissante influence du bien-être matériel, et d'une vie monotone comme celle d'un convent.

Où, tout s'endort en moi, tout jusqu'à mon affection pour ceux que j'aime : cette affection, leur souvenir même ne l'éveille plus ; que te dirai-je, Hermance, je reste quelquefois une journée entière sans songer à toi, ou aux miens. A quoi penses-tu donc ! me demandes-tu ?

Je ne pense à rien, ou qui est pis, à des niaiseries égoïstes ; je pense aux fleurs nouvelles, dont M. Duplessis a fait remplir une serre nouvellement construite et attenante à mon salon ; je pense encore au dîner que je mangerai, au temps qu'il fera pour ma promenade, ou s'il fait grand vent, et qu'il tombe, comme hier, une neige précoce, je pense au confortable dont je jouis, mollement étendue sur un canapé, au coin d'un excellent feu, en regardant la fraîche verdure de mes camélias, tandis qu'au dehors tout est brisé, hiver et froidure... Il n'est pas enfin jusqu'au morne silence de ce grand château, qui d'abord m'effrayait presque, et qui maintenant me plaît, de même que le silence plaît à qui sommeille.

Où, je vis comme si je sommeillais toujours.

Je me déshabitude de parler, comme je me déshabitude de penser ; il me serait insupportable de recevoir des visites ; aussi ai-je supplié M. Duplessis de reculer indéfiniment la démarche que nous devons faire comme les premiers arrivans ; que dirais-je à nos voisins ?

Mon mari, durant nos promenades, s'entretient de ses affaires d'agriculture avec son régisseur, ou si nous nous arrêtons dans quelque métairie, il cause avec ses fermiers. Lorsque rarement et par hasard il m'adresse la parole, je lui réponds par monosyllabes.

Le temps le plus long que nous passons ensemble, c'est celui du déjeuner, du dîner et de la soirée, notre conversation se borne à peu près à un échange de paroles telles que celles-ci :

— Ma chère Albine, mangez de cela, c'est excellent ?

— Mon ami, je vous recommande ce mets, il est exquis...

— Albine, un demi-verre de ce vieux vin ?

— Avec plaisir, mon ami.

— Ma chère Albine, sortirons-nous demain en voiture découverte ou fermée ?

— En voiture découverte, si le temps le permet.

— Vous n'avez pas eu froid à l'église, ce matin ?

— Non.

— Vous avez vérifié les comptes de l'office et du cuisinier ? Chère amie, sont-ils exacts ?

— Très exacts.

— Demain, ma chère Albine, nous irons voir, si vous le voulez, un superbe taureau *Durham* qui vient de m'arriver d'Angleterre.

— Oui, mon ami.

Je n'ai pas besoin de te dire, Hermance, que les variantes de ces entretiens sont peu nombreuses ; le dîner fini, nous rentrons au salon, où nous nous plongeons chacun dans notre fauteuil ; là, appesantis par la digestion, nous sommeillons jusqu'à l'heure de la partie de billard et du thé ; sans ma gourmandise ré-

veillée par l'attrait des petits gâteaux du soir, j'aurais souvent beaucoup de peine à attendre dix heures ; je deviens énormément dormeuse, et c'est à grand peine que je me lève à neuf heures pour aller chaque jour à cette basse messe qui me semblait d'abord si superflue ; maintenant, au contraire, j'y assiste très régulièrement ; je ne prétendrai pas que ce soit avec une piété très fervente, mais c'est une habitude prise, et, en comptant le temps d'aller et de revenir, cela occupe toujours au moins deux bonnes heures de la journée ; puis enfin, que veux-tu, il y a dans le murmure monotone de la voix du prêtre, dans le silence et la demi-obscurité de l'église, je ne sais quoi de parfaitement en harmonie avec ma torpeur habituelle ; tant que je suis là, je n'ai pas d'ailleurs à me donner la peine de penser, je lis ma messe, cela me suffit.

Mais, au moins, vas-tu me demander : Tu es heureuse ?

Ce que je puis d'abord te donner pour certain, chère Hermance, c'est que j'ai tellement engraisé, depuis mon séjour ici, que je ne peux plus agraffer la ceinture de mes robes ; quant à te dire si je suis heureuse, je n'en sais rien.

J'ignore si la marmotte, vivant durant tout l'hiver engourdie dans son trou, se sent heureuse... Or, il me semble qu'en ce moment, j'ai infiniment d'analogie avec la marmotte.

Et, d'ailleurs, pour désirer vivre autrement que je ne vis, il me faudrait faire des efforts d'imagination dont je ne me sens vraiment plus capable ; ma paresseuse indifférence s'étend, d'ailleurs, à tout.

Ainsi, lors des premiers jours de mon séjour ici, bien des choses dans la conduite, dans les procédés de M. Duplessis, me choquaient, me blessaient même ; maintenant je trouve qu'il est très fatigant de se gêner, et de plus, parfaitement inutile de se choquer de quoi que ce soit.

Mon mari ne m'inspire ni affection, ni éloignement, *il m'est égal* ; son caractère est d'autant plus facile, que je dis toujours comme lui ; je fais ce qu'il veut, sa santé s'améliore ; chaque matin, avant mon départ pour la messe, je lui porte moi-même son lait d'ânesse ; je veille à ce qu'il soit toujours pourvu de fine flanelle anglaise, je lui rappelle l'heure à laquelle il doit prendre ses potions, je compte chaque semaine avec notre maître d'hôtel et notre cuisinier, je visite souvent la lingerie, je fais honneur aux œufs, aux volailles et à la crème des fermes de M. Duplessis. Il tient fidèlement sa promesse de ne pas mettre, la nuit, les pieds dans ma chambre, car ma répugnance et mon aversion pour lui, au point de vue de *l'heure du berger*, est, et sera toujours insurmontable ; il s'ingénie, je dois lui rendre cette justice, à chercher tout ce qui peut aug-

menter les jouissances matérielles de ma vie ; enfin, chère amie, je vais te confondre en te citant quelques mots échangés avant-hier entre M. Duplessis et moi, pendant notre partie de billard : nous n'avions de longtemps fait un pareil effort de conversation.

— Eh bien, Albine — m'a-t-il dit — à quand notre retour à Paris ?

— Quand vous voudrez, mon ami.

— Et si je ne voulais pas ?

— Comme il vous plaira.

— Ainsi, chère Albine, vous consentiriez à passer l'hiver ici ?

— Cela me serait égal...

— Vraiment !

— Vraiment !

— Ma chère, vous souvenez-vous de ce que je vous disais il y a six semaines ?

— Quoi ?

— Qu'un jour prochain viendrait où vous goûteriez tellement le charme de notre vie paisible, que vous n'en voudriez plus d'autre.

— Maintenant que le pli en est pris, comme on dit, tout changement d'habitude, je l'avoue, me serait désagréable.

Et je parlais sincèrement.

Où, Hermance... le pli est pris ! A quoi bon changer maintenant, qu'y gagnerais-je ?

— Mais malheureuse Albine, vas-tu t'écrier, — tu te laisses engourdir, apesantir..., et, passe-moi la crudité du terme, tu te laisses *abrutir* par de grossières satisfactions. Ta comparaison est juste : tu vis comme la marmotte assoupie dans son trou... Mais pendant que tu engraisés, ton intelligence s'éteint, ton cœur cesse de battre, l'indifférence te glace ; tu te lèves, tu te couches, tu vas, tu viens, tu pries, tu manges, tu digères, tu dors ; ton corps vit, mais ton âme meurt. Pauvre Albine !

Tu as raison, Hermance ! Mais à quoi bon vivre par l'intelligence, par le cœur et par l'âme ?

Je vivais par l'âme lorsque je faisais des rêves insensés sur le mariage, selon mes vœux.

Je vivais par l'âme lorsque, écoutant mes scrupules et mes pressentimens peut-être, je refusais la main de M. Duplessis, parce que *cela m'était égal de l'épouser, et que je n'avais pas envie de l'embrasser*.

Voyons maintenant, dis ! que lui ai-je dû à cette vie de l'âme ?

Des larmes, des angoisses, des désespoirs... Sans compter les yeux rougis et les traits tirés...

Aujourd'hui, au contraire, que mon âme dort et que mon corps vit seul, je suis calme, reposée, fraîche, je souris toujours sans trop savoir pourquoi, et j'engraisse...

Et, pour Dieu, Hermance ne vas pas croire que je raille tristement ! qu'il y ait la moindre amertume dans ce que je t'écris ; non, non, je parle sincèrement ; et à cette heure où en t'é-

crivant, je suis forcée de penser (ce n'est pas sans peine je te le jure), je suis tentée de prendre en singulière pitié mes hallucinations de jeune fille de reconnaître la justesse de ce que me disaient mon père et ma mère, en combattant les appréhensions que me causait parfois ce mariage, avec M. Duplessis, et il se pourrait très bien que celui-ci ait raison lorsqu'il me dit :

« — Albine, croyez-moi, rien de plus creux et de plus vain que les plaisirs du monde. »

Et au fait ! Hermance, j'aurais les plus élégantes toilettes de Paris.

Après ?

J'aurais ma loge à l'Opéra et aux Italiens.

Après ? ?

Je serais la reine de toutes les fêtes !

Après ? ? ?

De tout cela, que me resterait-il, lorsque, sortant du bal je rentrerais chez moi, au jour naissant, brisée de fatigue, affamée, mais n'osant manger de peur de perdre ma fine taille. J'aurais eu, diras-tu, le plaisir d'assister à une fête brillante, d'entendre de bonne musique, de voir le ballet à la mode, soit ; mais ce plaisir par combien de soins, de soucis l'aurais-je acheté ? Que de longues séances avec les couturières ! Quelles angoisses ! lorsque le coiffeur ou une toilette impatientement attendue n'arrive pas ? Et si la robe va mal ? Et si la coiffure est disgracieuse ? et si d'autres femmes vous écrasent par leur élégance ou leur luxe, que de dépit ! que d'humiliations ! quelle amertume en rentrant chez soi !

Avoue-le Hermance, l'existence que je mène ici est mille fois préférable à cet enfer.

Mais, diras-tu, — il y a autre chose que ces extrémités, il y a un milieu entre une solitude abrutissante et une vie de dissipation folle et stérile.

Je te comprends, Hermance, il y aurait peut-être cette fête de ma jeunesse, ce rêve insensé que je poursuivais autrefois. Soit, supposons que ce soit une réalité, admettons que de belles unions puissent exister pour l'ineffable bonheur de ceux qui les connaissent. Est-ce qu'il m'est seulement permis de songer à cela ?

Est-ce que je ne suis pas liée pour toujours à mon seigneur et maître ?

Va, mon amie, je commence à le croire, dans certaines circonstances, le cœur et l'intelligence sont nos perditions, et si je ne sentais de jour en jour le sentiment s'engourdir en moi, je tâcherais de l'anéantir.

Et cependant, ma chère Hermance, je termine la seconde partie, de cette lettre comme je l'ai commencée.

Cette transformation qui s'opère en moi est-elle bien, est-elle mal ?

S'il ne s'agissait que du présent, cette question je ne te la ferais pas ; car, je te le répète,

du présent je suis aussi satisfaite que peut l'être la marmotte ; mais je n'ai que dix huit ans, qu'advient-il de tout cela ?

Adieu, mon amie, j'irai demain matin seule à la messe, à pied, pour mettre cette lettre à la poste...

C'est étrange, je croyais avoir à t'écrire des volumes ; je me réjouissais de la découverte de cette boîte aux lettres, sur la route de l'église et depuis plus de six semaines, que nous nous sommes quittées, voici tout ce que je trouve à t'écrire. C'est qu'aussi je deviens si paresseuse !!!

Ne me réponds pas, jusqu'à ce que j'aie avisé au moyen de recevoir ta lettre ; j'avais à cœur de te tenir au courant de tout, toi qui m'as toujours témoigné l'intérêt de la sœur la plus tendre.

Je t'embrasse.

A. D.

XXXI.

Je continuerai, selon la nécessité des faits, de joindre ici les différentes lettres d'Albine, et je poursuis la transcription de mon journal :

Novembre 1828.

Avant-hier j'ai demandé à Albine si elle voulait retourner à Paris ; elle m'a répondu :

— Comme il vous plaira.

— Et s'il ne me plaisait pas d'y revenir, — ai-je repris, — vous passeriez donc l'hiver à la Riballière ?

— Parfaitement, — m'a-t-elle répondu ; — j'ai maintenant l'habitude de la vie que nous menons ici, un changement me serait désagréable.

Enfin, mon bonheur est désormais assuré, le but que je poursuivais est atteint.

Et ce succès, l'ai-je acheté au prix du bonheur de ma femme ? Loin de là ! elle se trouve au contraire très heureuse, elle ne demande rien davantage.

D'ailleurs, que pourrait-elle désirer ? J'ai développé chez elle à son plus haut degré le goût du bien-être et du calme nonchalant que donne la solitude : j'ai encouragé en elle d'inoffensives sensualités, telles que l'amour des fleurs et la friandise, véritables péchés de nonnette, dont le correctif est une dévotion presque machinale ; car, dans ses pratiques, Albine ne voit qu'une manière de tuer le temps, et c'est tout ce que je veux.

Un sentiment religieux plus spiritualisé eût peut-être jeté ma femme dans un de ces mysticismes ardents qui grandissent dans l'isolement. Or, le mysticisme engendre presque toujours d'émouvantes pensées d'amour, d'amour céleste, il est vrai ; mais enfin le cœur

qui les ressent s'agite, se trouble, s'enflamme souvent, comme s'il s'agissait d'une passion terrestre. Et, dans cet état de dangereuse exaltation, il peut prendre aisément le change sur une créature ?

Mais je n'ai rien à redouter de pareil avec Albine : certes elle n'était pas douée d'une grande vivacité d'esprit, mais plus elle s'habitue à notre manière de vivre, plus son sang s'épaissit, plus sa volonté s'atrophie, plus sa nonchalante subordination à mes moindres désirs devient complète ; c'est si facile, si commode de confier à un autre le soin de penser, de vouloir pour nous !

Je ne sais quel politique... a dit — « que le meilleur moyen d'asservir les peuples, et de leur ôter la moindre velléité de critique ou de révolte, était de les abrutir par la superstition, et de les assoupir dans une certaine satisfaction des appétits matériels. »

Au point de vue de la royauté conjugale, notre femme est notre sujet, notre peuple à nous autres maris. Aussi je crois la susdite méthode excellente, et je la pratique.

Je défie qui que ce soit d'être plus heureux que moi, ma santé revient ; l'agriculture, l'amélioration de mes terres est maintenant pour moi une véritable passion de jeune homme ; mon intelligence progresse d'une façon surprenante, dans toutes les branches de connaissances nouvelles qu'il me faut acquérir afin de joindre la théorie à l'application ; ma femme est ce qu'il fallait qu'elle fût, pour mon bonheur et ma sécurité ; elle me soigne à ravir, parle peu, m'écoute sans m'interrompre, surveille ma maison et offre toujours à ma vue un aimable et gracieux ensemble, suffisant à reposer agréablement mes yeux, mais pas assez désirable pour donner jamais la moindre velléité de me départir de la prudente et glaciale réserve que je me suis imposée.

Novembre 1828.

Je commence à douter de l'utilité de ce journal, tant la vie d'Albine est transparente.

Je n'ai pas encore trouvé à consigner ici une remarque, un acte qui ait donné lieu, je ne dirai pas à un soupçon sur elle, mais qui ait provoqué chez moi la plus légère surprise et m'ait amené à dire :

— Pourquoi a-t-elle dit ceci ? où a-t-elle fait cela ?

Il en est de même de ma précaution d'avoir donné à Albine une femme de chambre de ma main.

Mme Claude, que j'ai souvent interrogée, confirme de tous points ma créance.

« — Je ne puis rien apprendre à monsieur qu'il ne sache aussi bien que moi, — me disait-elle, dernièrement ; — en rentrant le soir, madame est à moitié endormie, et me dit : — Vi-

te, chère madame Claude, déshabillez-moi, je meurs de sommeil ; — et à peine a-t-elle sa tête sur l'oreiller... qu'elle s'endort comme une bienheureuse. Le matin, quand je viens éveiller madame, ses premiers mots sont : — Comment ! déjà neuf heures ! déjà quitter mon lit où je suis si bien ? — Et le soir, quand madame s'habille pour dîner : — Dépêchons-nous, madame Claude, la promenade m'a donné un appétit dévorant. — Voilà à peu près à quoi se bornent les confidences de madame, et je vous assure, monsieur, qu'elle serait bien embarrassée d'en faire d'autres ; trois ou quatre fois la veilleuse de la chambre de madame s'est éteinte pendant la nuit, je m'en suis aperçu en ne voyant plus de leur sous la porte, je me suis levée pour aller rallumer la lampe, et je suis entrée dans la chambre de madame sans qu'elle m'entendît. Ah ! monsieur, quelle figure paisible, quel sommeil profond et calme, on dirait le sommeil d'un enfant qui toute la journée se serait harassé à courir et à jouer. Enfin, si je dis à madame qu'elle doit se trouver bien heureuse ici. Heureuse comme quelqu'un qui dort de son meilleur sommeil, ma chère madame Claude, — me répond-elle.

Albine a raison, elle dort, et plus le sommeil se prolonge, plus il devient profond.

Novembre 1828.

Je note ici pour mémoire un fait des plus insignifiants ; mais les faits sont si rares, que les moindres me frappent.

Je note, dis-je, qu'hier Albine, à ce que m'a dit Mme Claude, au lieu d'aller à la messe en voiture, quoique le temps fût incertain, y est allée à pied, et elle n'a pas attendu le valet de pied qui ordinairement l'accompagne.

Ce soir, à dîner, j'ai dit à ma femme, sans paraître attacher la moindre importance à cette question :

— Etes-vous allée hier à la messe à pied ou en voiture, chère amie ?

— A pied.

— Et qui vous a suivie ? Ce paresseux de Joseph ?

— Personne... ne m'a suivie, mon ami.

— Par quel hasard ?

— Quand je suis descendue, il ne se trouvait aucun domestique sous le vestibule... ; je n'ai pas voulu prendre la peine de remonter chez moi et de faire demander quelqu'un, je suis partie seule.

— Voyez-vous la paresseuse, — ai-je dit en souriant. — Mais une autre fois, chère amie, ne sortez pas ainsi seule, c'est imprudent : le chemin est isolé, d'ici au village ; vous pourriez